
Huit centimètres...

une nouvelle de
Bujar Luca

Le silence était partout le même. Dans sa cellule, et maintenant dans l'atmosphère tout autour, il sentait dans l'air la même indifférence, la même suspicion à son égard. Les gens assis en face semblaient inquiets: peut-être était-ce sa coupe de cheveux qui leur laissait deviner d'où il venait, ou bien était-ce simplement l'expression de ses yeux. Mais le fait est que, pendant ce voyage qui durait depuis six heures, ils ne lui avaient jamais adressé la parole. A un moment donné, quelqu'un lui proposa une cigarette — qu'il refusa — et à ce moment précis, il espéra que la conversation s'amorcerait, comme cela arrive d'habitude. Mais devant son refus (une erreur qu'il n'aurait pas dû commettre), un silence plus lourd encore s'installa. Comment ne percevaient-ils pas son besoin de parler, de communiquer avec des gens libres... ?

Libres ? L'étaient-ils vraiment ? plus libres que lui ? Et même s'ils l'étaient, de quoi pouvaient-ils être fiers ? Que représentait cette liberté pour eux et à quoi leur servait-elle ? Evidemment, ils étaient plus libres que lui d'applaudir des deux mains les discours de leur chef, quand il se met à vociférer à la tribune, exalté et le poing levé : « Nous avons lutté, nous luttons, et nous lutterons toujours pour garder notre liberté, gagnée au prix de notre sang... »

Ses discours englobaient toujours les trois périodes. Tout ce qu'il prétendait entreprendre était ainsi présenté en une articulation en trois temps afin qu'aucune faille ne persiste ni ne puisse être exploitée par un éventuel ennemi de classe qui tenterait de s'approprier le moindre instant du passé. Il a lutté et vaincu avec son sang, au sein de cette forteresse invincible et géante (géante, le mot est un peu exagéré mais, disait-il, cela exalte un peu plus le peuple, comme c'est le cas pour ces enfants qu'il tenait près de lui, à la tribune). Il disait avoir créé l'homme nouveau et qu'il fallait parvenir à le maintenir à l'intérieur de la forteresse. Tant pis pour celui dont la taille dépasserait le niveau des murs de l'enceinte (en raison de l'imprudence de ses géniteurs) : celui-là, il fallait le ramener au respect des normes. Et s'il n'est pas d'accord, il risque alors soit la flèche de l'ennemi qui le surveille au-delà des murs (en réalité, on n'a jusque-là jamais prouvé de blessure par flèche), soit le châtiment de ses geôliers car en s'étirant et en dépassant la muraille, il apportait la preuve de l'incapacité qui règne à l'intérieur de la forteresse. Le seul fait de l'avoir laissé voir ce qu'il ne fallait pas suffisait.

De combien de centimètres s'est-il allongé par-dessus les murs ? De huit

centimètres, sans doute. Certains se sont allongés bien plus que lui et ont atteint jusqu'à vingt cinq ou trente centimètres. Il y en a même, parfois, qui se mettaient à grandir de manière continue. Pour ceux-là, il n'y avait aucune autre alternative que celle de la sentence qui s'accompagne de quelques crépitements dans la nuit.

Personne n'était à l'abri de ce phénomène d'allongement. Le pire est que les pensionnaires qui le subissent n'arrivent pas à s'en rendre compte. C'est pour cette raison que des comités ont été créés dont les membres ont la capacité de découvrir le phénomène dès qu'il apparaît chez quelqu'un et d'intervenir pour l'éliminer à temps. Il n'est pas rare que ces agents-attentifs se fassent aider par d'autres qui découvrent en eux-mêmes ce talent et qui désirent le confirmer. On les voit alors se précipiter sur l'un de leurs amis, terrifiés par ce qui lui arrivait, pour le "rectifier" au plus vite.

Il y a ensuite ceux qui ont un véritable don de l'observation, ceux qui ne peuvent pas se tromper. Quelques mois d'observation intense leur permettent de déterminer la nouvelle taille de chacun : N° 4352 = + 8 cm ; N° 18611 = + 17 cm, et ainsi de suite.

Le voyage continuait et le train passait, maintenant, juste à côté d'un relief désert. La terre était noire comme couverte de sang et parsemée de bunkers gris et de quelques rochers. Tout rappelait le passé. Le paysage était sans vie. Il était hors du temps, hors de ces trois temps qu'évoquait sans cesse le chef...

Ses paysages ne dénonçaient-ils pas d'eux-mêmes ce manque de vie, cet abandon et cette solitude ? N'a-t-on pas décelé, dans ses oeuvres, ces personnages qui ne faisaient qu'épier, le fusil chargé, comme s'ils voulaient tuer quelqu'un par derrière...?

C'est en regardant ces rochers gris, semblables à des brebis figées, que se déclara la première fêlure dans sa conscience planifiée. Il commença à déchiffrer la facture du paysage. Il le faisait penser à la peinture de Dubuffet. Il en resta stupéfait. Comment une telle pensée avait-elle pu naître en lui? Non! Les juges ne pouvaient pas s'être trompés au point de prendre la décision de le libérer, croyant lui avoir ôté les huit centimètres, alors qu'il pouvait encore se souvenir... Comment se fait-il qu'il se rappelle encore du nom des artistes qu'il était sensé avoir oubliés...?

«Vous avez vu Picasso, Chagall, votre oeil est corrompu. Vous avez vu l'art décadent, notre ennemi, qui veut creuser la tombe du prolétariat. C'est la faute de vos huit centimètres de trop...»

Le juge représentait, lui, le savoir du Parti. Il symbolisait sa droiture, ce savoir qui contient tous les savoirs et qui les représente. Il est déclaré compétent pour juger chaque corps qui s'allonge et se décompose. Du haut de son autorité absolue, il agitait en l'air des livres sur Chagall, Picasso, Matisse... Ces allongés, punis pour toujours pour ne pas avoir mis pied dans la forteresse. Il tenait à bout de bras, devant le public, les oeuvres censurées du prisonnier, témoignage monstrueux de cet allongement répugnant. Et il se moquait de l'image qu'un allongement pareil pouvait donner.

— Regardez-le comme il peint notre ami allongé! Regardez sa peinture, ce

visage enlaidi aux trois yeux. Pouvez-vous nous dire de qui est ce portrait ?

Le juge riait ironiquement, la foule aussi. C'est alors que l'accusé eut l'occasion de voir celui qui avait posé la toile au milieu de la foule. Celui-ci garda la tête baissée. Il savait que l'on parlait de son portrait. Il l'avait beaucoup aimé quand il fut terminé et on en avait alors longtemps parlé. «C'est vrai qu'il me rappelle un peu Picasso, avait-il dit à l'artiste, mais c'est très beau. Il y a cependant quelque chose dans le troisième oeil qui m'inquiète. Il me semble que ce portrait a l'expression d'un homme instable qui, angoissé, cherche un point d'appui.» Etait-ce pour retrouver ce point d'appui qu'il l'a, plus tard, dénoncé pour son allongement ?

Les premiers mois, dans sa cellule, Edi avait souvent réfléchi à sa condition, enfermé dans cette atmosphère de trois m², face au béton et à la solitude. Il était étonné de constater que son ami lui manquait énormément. Le simple fait de savoir qu'il ne pouvait plus le rencontrer, au lieu de le calmer, le faisait souffrir. A vrai dire, son esprit, cette partie de lui-même qui était liée à l'origine de la famille, les récits de son père, la tradition tout entière de sa ville natale qu'il appréciait tant, tout ce qui constituait une vie d'homme, l'avait fait penser à la vengeance, peut-être même au meurtre, afin que disparaisse cette infidélité. Mais ce sentiment s'est vite apaisé pour laisser place à une nostalgie douloureuse qui lui donnait le désir de continuer à vivre. A d'autres heures, revenaient à lui les réminiscences de leurs conversations et de leurs espérances, les moments où leur esprit, exalté par les couleurs merveilleuses qu'ils ne pouvaient admirer qu'à travers des reproductions d'œuvres dans les livres interdits, était rempli d'inspiration.

Il comprit soudain que l'autre, en le dénonçant, s'était emprisonné lui-même. Non, il ne pouvait pas être plus heureux sans lui. Peut-être, pensait-il se libérer en le dénonçant, ou était-ce seulement un sentiment d'infériorité qui l'avait poussé ?

Trois mois plus tard, Edi ne pensait plus à tout cela. Il éprouvait à présent le sentiment de ne plus exister. Pourtant la vie, au dehors, était celle-là même qu'il appelait prison, auparavant. Au milieu de tous ces gens avec lesquels il ne pouvait pas communiquer, il sentait bien que, malgré les efforts qu'il faisait, il ne pourrait pas s'adapter. Cette situation lui apparaissait comme la matérialisation du rien et il ne trouvait pas de prétexte pour y faire face. Alors, il chercha dans le labeur un abri et se mit à travailler deux fois plus que la norme, jusqu'à ce qu'il ne fut même plus capable de raisonner. Mais, le temps gagnait sur ses efforts... et il revint à la surface. Sa nostalgie de la vie qu'il avait aimée était trop forte, elle était liée à son rêve de devenir quelqu'un et il ressentait encore cette "divine douleur" vécue dans ce "divin pays" où il savait qu'il n'irait plus. Attention! Il avait dit "divin pays", tandis que d'après les témoins, cette nuit-là dans le local, il aurait dit : «Dans cet enfer, et même s'ils me mettent le couteau sous la gorge, je ne ferai pas l'art que le chef demande.»

Il réalisa un jour combien il était lié justement à ces choses qui l'avaient fait tant souffrir. Il était étonné de la manière dont la souffrance avait préparé son esprit à ne plus accepter la joie et qu'une fois pour toutes, passé le seuil de la prison, il était irrévocablement du côté de la souffrance. Finalement, il s'aperçut que ce n'était ni la dénonciation, ni son allongement, mais simplement son instinct qui le poussait vers

la souffrance et qui l'avait mené jusqu'à la prison. Il se rappelait de la multitude de fois où son être dévorait inlassablement les événements douloureux, comme un "trou noir". Pourra-t-il lutter contre cet aimant intérieur qui, au fond de lui même n'attirait que la tristesse ? Il se souvint d'un soir d'été où, sortant du travail enivré par la fatigue, il trébucha sur des pierres : sous l'extrême douleur, il éprouva, en un éclair, quelque chose qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il riait sans savoir pourquoi, il était heureux. Les autres voulaient prendre soin de lui, mais lui n'avait plus besoin de personne. Il se sentait enfin quelqu'un d'autre et personne ne pouvait le comprendre.

Le bruit des gens qui descendaient du train lui fit reprendre conscience que le voyage était fini. Il eut du mal à se détacher de ses pensées et regarda autour de lui. Que de nostalgie pour cette sale gare ! Il sortit de la station et sans se rendre compte, prit la première rue à droite. Ce n'est pas lui, mais l'Autre qui habite cette rue. Il voulait donc d'instinct, le rencontrer le plus vite possible, mais pourquoi ? Pour se venger ? Le métal dans sa poche lui glaça la main. Il eut l'impression que depuis l'instant où il l'avait acheté, ce couteau lui avait engourdi le bras, pressé entre ces doigts qui ont tant changé pendant ces huit années.

«Ce n'est pas l'œuvre en elle même qui nous trouble, mais c'est de s'y atteler, disait Lady Mcbeth, et au commencement, vous vous forcez vous-même, puis la contrainte devient désir.» Il se répétait cette phrase chaque fois qu'il se tenait, indécis, devant la toile qu'il voulait peindre. C'est cela, la toile qu'il voulait peindre, la toile en retard, la plus bouleversante... Elle sera peinte avec des pigments rouge vif, rouge- sang...

Il eut peur. Serait-il capable de le faire ? Il eut l'impression qu'une force inconnue lui tirait sur les cheveux. Il s'arrêta brusquement. C'est ici que l'Autre habitait. Dans l'immeuble en face, au troisième étage. Il y avait de la lumière. Il était peut-être là ; peut-être l'attendait-il ? Il ne se souvenait plus du nombre de fois où il avait pris cet escalier pour voir son ami, l'avait vu lui ouvrir la porte et la joie fuser de partout sur son visage, dans son sourire, dans sa voix résonnante, dans son serrement de main. Deuxième étage... Troisième. Il s'arrêta devant la porte. A l'instant où il voulut sonner, il entendit des voix d'enfants. Etaient-ce ses enfants ? Il toucha le couteau dans sa poche. Huit années de prison. Lui aussi aurait pu avoir des enfants, si... Les voix des enfants se faisaient entendre de plus en plus fort. Non, maintenant, il n'avait plus la force de sonner. Il sentit un sentiment très doux le gagner et sans savoir comment, il se mit à sourire devant cette porte dont s'échappaient des voix d'enfants riant ensemble.

«Et si je sonnais, si je l'embrassais... Je lui manque aussi, peut-être, pensa-t-il. Peut-être, a-t-il la même nostalgie...»

Mais il n'eut pas la force de sonner. Il redescendit l'escalier, en souriant pour la première fois de sa folie de huit ans. Il pensa que son ami ne l'aurait peut-être pas reconnu avec ce visage tellement changé et amaigri.

Il descendait les dernières marches lorsqu'ils se croisèrent. L'Autre le regarda attentivement. «Il m'a reconnu», murmura Edi, et il sentit les larmes lui monter aux yeux. L'autre continuait à le regarder sans aucune expression. Alors, Edi susurra :

«Bonsoir.» L'Autre ne répondit pas. S'installa un long silence. Les lumières d'une voiture éclairèrent les murs du couloir, agrandissant les ombres des deux hommes. Les silhouettes se mêlèrent sur les murs, puis disparurent.

Plus d'une huitaine d'années après, le silence. Edi voulut parler, mais l'Autre l'en empêcha : «Je n'ai plus rien à voir avec toi.» La phrase fut, pour lui, comme un coup de couteau. Ah! Le couteau. Il l'avait dans la main, si froid qu'il le brûlait.

«Plus rien à voir», répéta l'Autre. En répétant cette phrase, il se mit subitement à se multiplier. Ses yeux sortirent impétueusement de leurs cavités, se transformèrent en serpents aux langues noires dont sortait une lumière de feu. Dans l'air, résonnaient des cris étranges...

La vision disparut. Edi vit l'autre tomber en arrière. Il cherchait à s'appuyer à la rampe d'escalier. Ses yeux étaient cloués sur Edi qui le regardait d'un air absent et une expression de douceur. Il tomba à genoux et glissant le long du mur, se renversa... Une grande tache rouge apparut sur sa chemise bleu-ciel. Quelle harmonie cruelle ce mélange de bleu et de rouge. Edi n'aurait jamais imaginé une toile semblable.

Procès verbal écrit entre 22h et 6h du matin.

Vers 23h30, un homme tête tondue, me déclare être un artiste-peintre, me montre ses mains (il prétend qu'elles sont couvertes d'une couleur rouge-sang) et me dit qu'il vient de finir sa dernière toile. D'après lui, la toile s'intitule : "Vengeance pour 8 cm". Il dit que la couleur bleu y est par accident et qu'il n'aurait jamais fallu faire entrer le ciel dans sa toile... et d'autres bêtises comme ça. Vers 24h, suite à un appel à l'hôpital, l'ambulance est arrivée. Il y est monté sans protester. A part ce cas, rien d'important à signaler. Je laisse les fournitures au complet conformément à la liste d'inventaire.

Le gardien du poste de police N°2

Traduit de l'albanais par l'auteur,
en collaboration avec Evelyne Noygues.

Bujar Luca est artiste peintre et poète. Né à Tirana en Albanie en 1954, il vit et travaille à Paris depuis 1990. Il a exposé ses œuvres à Tirana et dans de nombreuses villes européennes, dans le cadre d'expositions individuelles ou collectives. Il est l'auteur de *Oniromancie*, recueil de poèmes paru en 1991 aux Editions de l'Aube à Paris.